



HAL
open science

Les usages dans l'espace public entre dispositions sociales et dispositifs spatiaux

Athmane Fouil

► **To cite this version:**

Athmane Fouil. Les usages dans l'espace public entre dispositions sociales et dispositifs spatiaux. Gouvernance, Développement territorial et Culture, Oct 2011, Maroc. halshs-00977521

HAL Id: halshs-00977521

<https://shs.hal.science/halshs-00977521>

Submitted on 11 Apr 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Proposition de communication à l'atelier doctoral jeunes chercheurs.au
Quatrième Dialogue Euro Méditerranéen de Management Public

Athmane FOUIL

Doctorant en sociologie

Centre Max Weber

Université : Jean Monnet St-Etienne

Adresse labo: 06 rue Basses-des rives

St-Etienne. 42023

Mail: Athmane.Fouil@univ-st-etienne.fr

Les usages dans l'espace public entre dispositions sociales et
dispositifs spatiaux
Le cas d'un groupe d'immigrés d'origine algérienne
regroupés dans la banlieue sud de Lyon

Résumé

La relation des habitants à leurs espaces de vie reste parmi les questions les plus ambiguës : d'une part la diversité des situations et d'autre part, la divergence des approches. Cependant, l'observation des formes d'usage et d'appropriation des espaces urbains, nous montre que la mémoire spatiale des habitants peut être un fil conducteur qui nous permet de mieux cerner la question. C'est à travers le cas d'une cohorte d'immigrés originaires de la même ville, au sud de l'Algérie regroupés en diaspora, dans diverses situations, que je tente cette expérience.

The relation of the inhabitants in their living spaces remains among the questions the most ambiguous, on one hand the variety of the situations and on the other hand the difference of the approaches. However, the observation of the forms of custom(usage) and appropriations of the urban spaces shows us that the spatial memory of the inhabitants can be a vital lead which allows us to encircle better the question. It is through the case of immigrant's troop native of the same city in the South of Algeria grouped together(included) in Diaspora in miscellaneous situations that I try this experience(experiment).

Mots clés: Espace urbain, Appropriation, Mémoire, Migration

La question de savoir si l'espace urbain est un simple support d'effectuation des rapports

sociaux ou s'il est producteur de pratiques et de représentations est largement dépassée. De même la question n'est plus de comprendre l'espace que produisent les sociétés, en s'attachant à préciser le rôle que jouent les représentations dans l'organisation, la forme et les pratiques spatiales, mais de comprendre "les fonctions de l'espace dans la vie culturelle", par l'étude des processus culturels (Claval, 2001, p. 35). Or, la réalité urbaine n'est pas d'abord un objet et ne peut être entièrement objectivée ; elle est "toujours solidaire d'une certaine tonalité affective". Ainsi, s'intéresser à la manière dont les individus, comme les groupes, pensent leur rapport à l'espace, c'est objectiver une réalité subjective. On retrouve dans ces notations l'espace-territoire chargé de sens, investi de valeurs et lesté de symboles que cherchent à déchiffrer les recherches urbaines, c'est-à-dire à les comprendre.

Ce sont les dimensions de l'activité sociale (urbaine) qui sont ici interrogées, en prenant comme cadre les dispositifs techniques et spatiaux qu'elle mobilise et qui, d'une certaine manière, la constituent. Ainsi, la ville varie, toujours différente. En cela, l'espace n'est pas une scène, un théâtre ou un moyen où se déroule l'action : il en est l'instrument.

Empruntons à JY Toussaint l'exemple de la table comme produit technique. Il écrit : « Dans le même temps où la table constitue les convives, le mode d'être des convives institue la table en lui accordant une valeur, sa valeur d'usage, qui implique de s'y bien tenir. Ce n'est donc ni la table, ni ce que font les convives qui est intéressant, mais ce en quoi la table sert ce que font les convives et qui nécessite la table... Autrement dit, ce qui est intéressant, c'est l'institution de la valeur d'usage ainsi que les modalités par lesquelles l'usage des objets fabriqués participe aux échanges sociaux. » (JY Toussaint, 2010) Ainsi, l'approche de l'espace en termes de processus s'impose. En effet, l'espace est d'abord conçu, projeté et ensuite réalisé. Une fois livré, il est pratiqué et ces pratiques mettent en jeu des représentations. De cet espace urbain qui existe sans urbaniste, on peut dire qu'il est un savoir en usage qui est aussi important que celui de l'urbaniste ; et ce sont ces usages qui instituent et font la ville. On trouve là la question déjà formulée par M. de Certeau : « Qu'est-ce que peuvent bien "fabriquer" les publics avec les objets fabriqués qui leur sont destinés ? »

L'usage et la catégorisation de l'espace étant des phénomènes graduels, il en existe des degrés variables en fonction de l'intention de l'utilisateur dans le lieu : « Le rapport au lieu n'existe pas en soi, il est toujours lié à la question des pratiques. » (Stock, 2005) Mais les rapports à l'espace créés par les individus ne dépendent pas uniquement de leurs motivations propres, ils

sont aussi conditionnés par les conditions matérielles ou physiques de l'espace, de la réglementation urbaine, des données socio-économiques. Aborder la question en termes d'appropriation de l'espace conduit à envisager non seulement l'occupation ou l'usage de l'espace, mais aussi sa production et son détournement, son marquage, sa valorisation, ou inversement son rejet.

Ma recherche est centrée sur une cohorte d'immigrés qui, tous originaires d'une même ville du sud de l'Algérie, se sont installés dans la banlieue lyonnaise. Pour conduire mon étude sur cette population, j'ai considéré deux catégories : la première est constituée d'un groupe de personnes âgées, de la première génération d'immigrés, arrivée dans les années 60, juste après l'indépendance ; la seconde se compose du groupe des plus jeunes, soit appartenant à la dernière vague d'immigrés (1990) – ceux-là mêmes qui ont fui l'Algérie alors en pleine crise, à un moment où la sécurité des gens n'était plus assurée. D'autres terrains d'étude se sont imposés, et ont fait l'objet de longues observations ; il s'agit d'espaces où vivent des populations de cette même origine, à savoir certaines communes avoisinantes, comme la Saulaie ou la Mulatière, ou, plus loin, Roubaix au nord de la France, ou même en Algérie et principalement à Alger.

C'est à travers un certain nombre de questions que je compte explorer ce terrain. Comment une culture urbaine peut-elle se déplacer spatialement et comment se maintient-elle dans le temps ? Comment se décompose-t-elle et se recompose-t-elle en se confrontant à de nouveaux espaces ? Quels sont les moyens dont nous disposons pour identifier les éléments structurants de telle ou telle culture urbaine ? Faut-il les ignorer ou faut-il les développer – et si oui, comment ? Il s'agit-là d'un ensemble de questions parmi d'autres, qui interpellent l'urbaniste, l'architecte ou tout autre acteur impliqué directement ou indirectement dans le management Public. Comment mettre en forme la complexité sociale afin de prendre en compte la logique d'usage dans la conception urbaine et architecturale ?

Le principe est de tenter une approche des formes d'appropriation et d'usages de l'espace à travers lesquelles une culture affirme sa présence. L'analyse cherche à montrer comment les espaces de proximité ont été portés à l'intelligibilité des habitants – notamment à travers les pratiques d'appropriation diverses, passant d'une appropriation physique aux dénominations des lieux. Je m'intéresse de près aux interactions entre les habitants et leur environnement. S'approprier un lieu et le nommer constitue une manière de rapporter le paysage à un vécu spatial antérieur, et de le rendre familier à ses habitants. Il s'agit de comprendre comment, à l'intérieur

d'un espace donné, les modes d'habiter culturellement établis s'adaptent, recomposent, produisent de l'espace ou des lieux. On observe comment les habitants bricolent l'espace pour le mettre à leurs normes.

Nous posons le postulat selon lequel cette appropriation « capture » l'espace, établit des frontières qui ne reflètent pas seulement les relations entre individus et lieux, mais les produisent. Il sera question de partage sexué des espaces. La recherche s'attache à comprendre les différences de comportements et de représentations selon le sexe, et les façons dont ces différences se lisent et s'inscrivent dans l'espace. C'est évidemment dans les lieux d'habitation et leurs espaces environnants que ces différences sont le plus explicites.

Pour mener à bien ces réflexions, nous proposons une hypothèse formulée en deux temps. Les habitants possèdent des dispositions particulières acquises antérieurement, qu'ils vont utiliser comme autant de ressources, à la fois pragmatiques et symboliques, dans les formes d'appropriation et d'usage des espaces de proximité, avec ce que cela implique comme transformations de ces derniers, et comme capacité à maintenir une forte solidarité entre les membres du groupe. Dans un deuxième temps, l'appropriation de l'espace, définie de manière générale comme une mise en sens de l'espace, est indispensable aux migrants pour maintenir leur unité. Or, quels que soient les progrès réalisés grâce à leur long séjour, l'espace le plus valorisé, qui constitue la « base spatiale » de leur identité (Claval, 1996), reste la ville natale.

Du point de vue méthodologique, l'investigation sur le terrain est basée principalement sur l'observation participante, consolidée par des entretiens ouverts. Nous avons préalablement procédé à un recensement de l'ensemble de la population concentrée dans le même quartier. Or, si l'enquête sous forme de questionnaire est envisageable sur plusieurs questions, l'étude des rapports à l'espace pose des problèmes heuristiques si l'on envisage une étude qualitative basée sur l'observation et la parole. En effet, comment faire parler de l'espace quand « en fait, notre rapport à l'espace est tellement fondamental, tellement prégnant, que nous avons tendance à ne pas le voir » (Lévy, 1998 : 93). Effectivement, lors des entretiens effectués auprès des Djellalis, les hommes parlent plus de leur propre vie ou de leurs expériences dans les lieux que des lieux eux-mêmes.

D'autre part, l'écart qui existe entre les représentations et les mots, entre les émotions et les mots, limite la validité des descriptions anthropologiques. La culture dans laquelle vivent les

gens est très différente de la façon dont ils en parlent, parce que les mots ne sont pas un reflet exact de leur représentation du monde, de même que, comme le souligne l'anthropologue Roy d'Andrade, avoir une culture n'est pas la même chose que d'avoir une connaissance sur le contenu de cette culture.

L'étude des aspects matériels de cette appropriation passe par une observation des lieux de vie des migrants. Concernant les aspects idéels de l'appropriation, je me suis centré sur les discours relatifs aux lieux, qu'ils aient été énoncés lors d'entretiens structurés et enregistrés, ou lors de conversations informelles. Or, on peut se poser la question de savoir en quoi peut-on parler d'appropriation ? Il n'y a en effet aucune transformation physique de ces lieux, il n'y a pas d'aménagement spécifique. L'appropriation, idéelle ou symbolique, est cependant « prise de possession ». Les stratégies d'appropriation de l'espace public par le groupe peuvent être qualifiées de douces, car elles ne modifient pas la physionomie de l'espace. La pratique des lieux, c'est-à-dire leur occupation temporaire et répétée jour après jour, fait l'appropriation. Tout se passe comme si ces lieux ne pouvaient être occupés par d'autres.

Les Djellalis à Haute Roche

Les Djellalis sont concentrés dans un quartier situé au sud de la commune de Pierre Bénite, à l'est du boulevard de l'Europe. Contrairement à d'autres quartiers de la commune, celui-ci bénéficie de la proximité du centre ville, en termes d'équipements, de commerces et de services. Il est facile d'accès depuis Lyon par l'autoroute A45, et est également desservi par le boulevard urbain ouest.

La population du quartier de Haute Roche représente la moitié de la population de Pierre-Bénite (10 000 habitants) (Allard Peggy-Laure, 2001). Le quartier, qui correspond au périmètre du contrat de ville, s'est progressivement construit entre 1966 et 1984, sur de vastes terrains maraîchers. Il comporte 4 groupes de logements sociaux : Haute roche (I) ou les gris, Haute roche II ou les bleus, la résidence Le soleil, le groupe Notre dame des Sans Abris devenu Les arcades. La dénomination des immeubles correspond à la couleur ou au graphisme des façades, facilement identifiables.

Les Djellalis représentent plus de 10% de la population du quartier. Leur présence se manifeste de multiples façons, autour des différents espaces du quartier : les espaces de proximité

des habitations, la mosquée et son environnement immédiat, ou encore un espace isolé du marché hebdomadaire.

Dans un premier espace se retrouve quotidiennement et à heures précises de la journée le premier groupe : des retraités. C'est un espace isolé des habitations, près de l'ancien bureau de poste, en face de l'espace du marché, et qui sert de parking la semaine. L'aménagement initial ne prévoyait pas de banc, mais la persistance du groupe à occuper le trottoir, a amené les services de l'urbanisme à prévoir deux bancs¹. Cet espace accueille également des Djellalis ne résidant pas en France, soit une dizaine de personnes pour qui les aller-retour qu'elles effectuent entre la ville d'origine et le quartier constituent le métier²: elles assurent une liaison matérielle entre les habitants du quartier et leurs parents restés au bled à travers l'envoi et la réception des colis. L'endroit, qui est occupé par cette activité toutes les fins d'après-midi, est ainsi devenu un espace stratégique, incontournable.

Le deuxième espace, situé non loin du premier, est un parking en face du stade. C'est là que se retrouve le deuxième groupe : des plus jeunes, toujours actifs, qui disent ne pas s'entendre avec les vieux alors qu'ils ont reproduit le même schéma qu'eux, en termes d'usage de l'espace du quartier. En effet, cet espace présente les mêmes caractéristiques urbaines que le premier, et ceux qui l'ont choisi lui ont attribué le nom d'un lieu très connu dans leur ville d'origine. Conformément à la coutume, celui qui habite le plus près prépare du thé pour tout le groupe : un thé que l'on prend assis par terre sur le trottoir, bien sûr, alors que juste en face se trouve un espace vert équipé de bancs. Mais l'architecte a malheureusement commis l'erreur d'équiper aussi cet espace vert, de quelques jeux pour enfants, ce qui le rend inapproprié pour ce groupe.

De par leur position par rapport aux habitations ou les heures d'occupation, les deux espaces évoqués ci-dessus sont une reproduction intégrale des espaces de la ville natale.

Les deux groupes, ainsi qu'un nombre important de Djellalis venant de tout Lyon, se rassemblent tous le dimanche matin, jour de marché, dans un espace résiduel non encore affecté, à proximité du marché. C'est l'occasion de revoir les amis, la famille, et de discuter des nouvelles du bled. Une anecdote : un dimanche matin, le maire de la ville alla faire une visite au marché,

¹ Source témoignage des occupants, ça remonte au début des années 80. Ils ont passés plusieurs mois à occuper le trottoir et en prenant comme banc une petite murette bordant le marché.

² Contrairement à d'autres, les Djellalis ne se contentent pas d'apporter des diverses marchandises d'ici pour les revendre là bas, mais, une grande part de ce qu'ils amènent se résume à des paquets de Djellali résidant en France à leurs famille restée au Ebled.

accompagné de l'élú chargé des activités sociales et économiques qui est lui-même Djellali. Surpris de voir un si grand nombre de personnes debout, dans un espace à côté du marché, le maire demanda : « Ils savent que je vais passer ? C'est une manif ? » À quoi son adjoint répondit : « Non, non, c'est juste nos citoyens qui sont en train de discuter entre eux ! »

Un autre espace est celui des femmes, qui est partagé entre les femmes âgées et les plus jeunes, comme on peut le deviner. Dans cet espace, toute présence masculine est totalement interdite. Le troisième espace est la mosquée et son environnement. Dès les premières installations, tout a été fait pour acheter un terrain ; les Djellalis se sont battus pour obtenir un permis de construire, et maintenir une mobilisation générale pendant des années jusqu'à la construction. Ils assurent la gestion de la mosquée ainsi qu'un ensemble d'activités touchant directement à la vie de cette population dans le cadre de l'immigration : éducation des enfants, cérémonies de mariages et autres.

Une mosquée est incontestablement perçue d'abord comme une structure religieuse par excellence. Mais dans le cas de la mosquée de Pierre-Bénite, il s'agit avant tout d'un espace culturel, lieu de rencontres et d'information, à l'image des espaces évoqués plus haut, et siège de maintes activités : on y trouve des cours de langues pour les enfants et aussi pour les adultes ainsi qu'une librairie ; et la mosquée organise des voyages pour le pèlerinage à la Mecque, des cérémonies, des repas de mariage, des réunions concernant la vie de la communauté.

L'attitude d'une grande part de la population à l'égard du projet de construction d'une nouvelle mosquée dans une commune voisine est très révélatrice. Non seulement le projet ne suscite pas d'intérêt particulier, mais il est souvent l'objet de maintes critiques, telles que : « Ils feraient mieux de construire autre chose, d'autres équipements plus utiles... »

L'une des manifestations du fonctionnement de la communauté djellali à Pierre-Bénite et de sa présence spatiale est la création d'une association pour le rapatriement des corps des personnes décédées³. Alors que pour ce qui concerne les immigrés, Maghrébins et Algériens compris, la règle générale en cas de décès est que ce soient les services consulaires – ou dans certains cas des assurances individuelles – qui se chargent des formalités, les Djellalis, soucieux d'ensevelir leurs défunts le plus rapidement possible selon les coutumes et la tradition religieuse,

³ ARCAD, (Association de rapatriement des corps à Ouled jellal) créée en 1987. C'est la seule dans son genre. On trouve d'autres, informelles, en général dans la population originaire de la Kabylie.

ont créé à cet effet leur propre association.

Plusieurs éléments ressortent de ces observations. En premier lieu, l'importance pour cette population d'être regroupée dans les mêmes lieux. Un regroupement qui n'a rien de transitaire⁴. On dénombre plusieurs dizaines de dossiers de demandes de Djellalis pour l'acquisition d'un logement à Pierre Bénite, et nombre d'entre eux se sont installés dans des villas, soit dans le quartier même, ou à proximité. Le second aspect, c'est l'importance pour eux, de se retrouver dans l'espace public. Ainsi, des lieux de rencontre se sont créés dans le quartier : certains sont des lieux de rencontre au quotidien, d'autres hebdomadaires. Comme on l'a vu plus haut, la mosquée fait partie de ces lieux. Le troisième élément, c'est la capacité du groupe à s'adapter à l'environnement, que ce soit une adaptation physique à travers les usages des espaces, ou juridique à travers la création des associations. Le quatrième et dernier élément concerne le lien particulier que les membres du groupe entretiennent entre eux, ainsi qu'avec ceux qui sont restés dans la ville natale, comme en témoigne l'un des retraités : « Les premiers arrivés ici en France, bien avant moi, dans les années 20, avaient fixé une règle, à savoir que les premiers arrivés doivent prendre en charge ceux qui leur succèdent. Non seulement le nouvel arrivant est hébergé chez les anciens, mais une pension est envoyée à sa famille au même titre que les anciens, et ceci jusqu'à ce qu'il trouve un travail. Cela concerne en général la première mensualité. »⁵

Avec la ville natale, c'est le contact permanent, comme en témoignent plusieurs anecdotes. L'un des Djellalis résidant à Pierre-Bénite, faisant sa sieste, s'était endormi, sa cigarette à la main. Cela provoqua un début d'incendie, nécessitant l'intervention de la Protection Civile. Le malheureux confirme qu'avant même que les pompiers ne soient sortis de chez lui, son téléphone sonnait déjà : c'était quelqu'un d'Ouled Djellal qui lui demandait « Est-ce que tout va bien ? » !!

Un jeune, né à Pierre-Bénite passait ses vacances à Ouled Djellal. Alors qu'il discutait avec une nouvelle connaissance, la personne lui demanda s'il habitait « les bleus » ou « les gris » (ce sont des bâtiments dans le quartier connus par ces noms), et s'il allait chez untel ou untel, tout en faisant une description détaillée du quartier. Parfois, alors que l'interlocuteur était un Lyonnais, voire un Pierre Bénitin, le jeune lui demandait où il habitait ? A quoi il lui répondait

⁴ Les quartiers de transit sont connus dans les études des mouvements migratoires, là où les membres d'une communauté s'installent lors de leur arrivée et qu'ils quittent dès qu'ils le peuvent.

⁵ Un témoignage partagé par tous les anciens

qu'il n'avait jamais mis les pieds en France. De même, dans les chansons populaires à Ouled Djellal, le nom de Pierre-Bénite est cité comme s'il s'agissait d'un quartier de la ville.

Avec de telles attitudes, les Djellalis ne peuvent pas passer inaperçus. Leur présence à Pierre-Bénite a suscité la curiosité des responsables locaux. Il en est résulté un rapprochement qui a débouché sur le lancement d'une procédure de jumelage des deux communes, actuellement officiellement engagée. D'une part, le consul d'Alger à Lyon s'est déplacé à la mairie de Pierre-Bénite pour s'entretenir avec le maire et les représentants des Djellalis. D'autre part, une délégation du conseil municipal de la mairie de Pierre-Bénite, présidée par le maire, s'est déplacée jusqu'à Ouled Djellal pour une visite officielle.

Ces diverses observations m'ont amené à nous poser la question de savoir ce qu'il en est des Djellalis résidant dans d'autres lieux d'immigration. Et nous avons alors été surpris de constater que le même schéma se reproduit partout où ils se retrouvent. La majorité des Djellalis habitant Pierre-Bénite étaient à la Saulaie dans la commune d'Oullins. Le groupe avait son café connu de tous où ils se retrouvaient tous les jours. Il y a un an, le gérant (un des fils du propriétaire) a décidé de ne plus vendre d'alcool. Ainsi le café a pris une place plus importante pour les Djellalis, et de ce fait il a acquis une nouvelle clientèle, parmi ceux qui hésitaient à le fréquenter auparavant. Les Djellalis occupent aussi une place importante dans la mosquée située tout près, soit en tant que fidèles soit en tant que membres d'une association. Ils avaient aussi une place qui leur était dédiée au centre de la Saulaie. D'autres quartiers de moindre importance en termes de concentration de Djellalis, soit à Lyon (à La Mulatière), ou dans d'autres villes comme Roubaix où leurs habitants gravitent entre la Saulaie et Pierre Bénite.

A ce stade il était impensable de ne pas chercher à observer ce qui se passe au niveau du plus grand et du plus ancien regroupement de Djellalis immigrés, et de se poser alors un certain nombre de questions. Comment se traduit leur présence dans l'espace public ? Quel rôle joue l'espace dans les formes d'intégration dans l'environnement ? Quel lien y a-t-il entre eux et la ville natale ? On savait qu'il y avait un autre groupement des Djellalis, en Algérie, dans la ville d'Alger. En effet, Alger est la ville préférée des Djellalis dès le début du 20^{ème} siècle. Plusieurs témoignages confirment que cette migration a été favorisée (contrôlée) par l'administration coloniale, qui leur a réservé un quartier sur les hauteurs d'Alger, où quelques familles résident encore.

Contrairement à ce qui se passe à Lyon, les Djellalis n'ont pas cherché à se regrouper dans un seul quartier⁶. En revanche, ils ont un endroit où se retrouver : c'est le café d'Ouled Djellal, situé au centre d'Alger, place des Martyrs. C'est un lieu de rendez-vous pour tous. Les taxis qui assurent les liaisons entre Alger et Ouled Djellal font de ce café un endroit incontournable. Une fois arrivé près du café, tout Djellali se sent chez lui. Lors d'un entretien avec un fonctionnaire au musée Bardeau, un Djellali résidant à Alger depuis plus de 20 ans, j'ai posé la question : « Depuis quand n'êtes-vous pas passé au café ? » Mon interlocuteur me répondit : « Il y a longtemps ! Avant, lorsqu'il y avait les vieux, je passais plus souvent. C'était pour avoir des nouvelles du bled et discuter avec ceux qui viennent d'arriver ; et des fois pour envoyer des choses, des documents, des médicaments ou autres. C'est important d'y passer, même si on n'a rien à y faire, juste pour voir les amis. » Je lui ai demandé d'être plus précis sur la date de son dernier passage au café d'Ouled Djellal. Je découvris alors qu'il n'y était pas passé depuis... deux longues semaines !

Lors du même entretien, le frère cadet⁷ de mon interlocuteur nous interpelle pour raconter son expérience avec le café d'Ouled Djellal. « Je m'en souviens, c'était l'année 78, j'avais 17 ans ; je devais subir une opération chirurgicale. Mon père m'a fait conduire par taxi au café. C'était ma première visite à Alger. J'avais mon dossier médical à la main, et dès que je suis arrivé, un vieux m'a interpellé : tu es le fils d'Elhadj ? J'ai dit oui, il a récupéré mon dossier et m'a dit de revenir le lendemain et de l'attendre au même endroit. J'ai passé la nuit chez la famille et le lendemain, c'est cette même personne qui m'a accompagné à l'hôpital et s'est chargé de toutes les démarches jusqu'à mon retour au bled. Ceci est une histoire parmi tant d'autres.

Le fonctionnement des taxis est également particulier et intéressant. Le café qui est le lieu de stationnement des taxis est un lieu exclusivement masculin. Alors les Djellalis accompagnés de leurs familles, ou les femmes seules, sont amenés directement chez eux, et récupérés directement chez eux lorsqu'ils rentrent au bled. C'est un mode de fonctionnement exclusif des taxis d'Ouled Djellal, malgré l'interdiction faite aux taxis de long trajet d'accéder à Alger centre : tous doivent déposer leurs passagers à la gare routière, où ceux-ci trouveront les taxis d'Alger pour les amener chez eux. Cela explique en grande partie pourquoi les voyages ne se font que la

⁶ Le quartier Zéghara, à Notre Dame d'Algérie.

⁷ Un ancien professeur, inspecteur de l'éducation, (la cinquantaines). Contrairement à son frère il ne se rend à Alger qu'occasionnellement.

nuit, pour éviter les contrôles de police.

Mais en dehors du café, que font-ils ? En 1947, un groupe de Djellalis a éprouvé le besoin de créer une école pour leurs enfants : cette école est connue sous le nom d'Elmadrassa Eldjellalia (Ecole des Djellalis). Ce projet a suscité l'intérêt de certains Djellalis qui s'intéressent à l'histoire de la ville. Ainsi j'ai pu facilement accéder à des documents et des témoignages qui la concernent, dont une photo des membres de l'association créatrice du projet, où figure le professeur qui assure les cours : c'est l'un des savants actuels et l'imam de la mosquée du Prophète à Elmadina, en Arabie Saoudite. On n'a pas vu de projet similaire.

Enfin, la Semaine chirurgie Médicale. Cette manifestation sociale, créée, gérée, soutenue, par différentes catégories sociales des djellalis. C'est l'illustration parfaite de lien attachant les djellalis vivant en diaspora avec leur ville natale et ceux qui y restent. En effet, c'est à l'initiative d'un des Djellalis habitant Alger que le projet a vu le jour. Mais celui-ci n'aurait pu aussi bien réussir s'il n'avait pas bénéficié de l'engagement sans réserve des Djellalis d'Alger comme d'Ouled Djellal. Il s'agit d'une solidarité spontanée des Djellalis toutes catégories confondues, des professeurs des grandes facultés aux hauts fonctionnaires, des entrepreneurs et des commerçants jusqu'aux chauffeurs, en passant par les infirmiers et les administrateurs. Lorsqu'il s'agit de « Djellala », tout le monde s'implique. Cela explique qu'aucune autre ville, en Algérie, n'a pu imiter ce projet qui perdure depuis seize ans et qui grandit d'année en année.

La Semaine Médicale a été instaurée à l'initiative d'un professeur de médecine qui a passé son enfance à Ouled Djellal, puis a fait ses études et poursuivi sa carrière professionnelle à Alger. Comme l'explique ce professeur, cette idée est née à la fois de ses confrontations aux cas des malades venant d'Ouled Djellal pour se faire soigner à Alger, avec tout ce qu'ils subissent comme souffrance, surtout les plus vulnérables d'entre eux, et de ses aller-retour et du contact qu'il a toujours gardé avec la ville. L'idée est simple : c'est d'inviter quelques collègues et des étudiants de son service à passer une semaine à Ouled Djellal, pour se rapprocher des malades et pratiquer quelques interventions élémentaires. Cela représente un changement d'air pour les professeurs, et une formation pour ses étudiants. Au début, explique-t-il, sept personnes ont pris part à l'opération ; et aujourd'hui, au bout de seize années, on en compte plus de quatre-vingts. Ceux qui y participent – professeurs, chirurgiens et étudiants algérois – sont considérés comme les plus chanceux.

La réussite de cette Semaine Médicale réside en grande partie dans les conditions d'accueil. En effet, l'organisation très minutieuse, sous le regard direct du Professeur Benbouuzid ainsi que le dévouement de tout le corps médical, de l'administration hospitalière et surtout des infirmiers qui assument les plus lourdes tâches, tous volontaires et qui sont amenés à assurer plus de 16 h par jour : tout cela contribue au parfait déroulement et au succès de l'événement. Mais plus encore ce sont tous les Djellalis qui sont mobilisés, chacun à son niveau. Ainsi, un cadrage juridique a été établi avec la gestion financière, compte tenu de l'ampleur des dépenses, qui dépassent largement le budget de l'hôpital d'accueil. Des repas (de luxe) sont organisés chaque jour chez des particuliers (en général des notables et des entrepreneurs), ainsi que des soirées et des sorties en jeep dans la périphérie de la ville. Des cadeaux sont remis à tous les participants le jour de la clôture – une journée au cours de laquelle se tient un séminaire, encadré par des professeurs conférenciers, et souvent en présence d'un ministre et des responsables de la wilaya.

La question qui s'impose est de savoir comment peut s'expliquer le phénomène des Djellalis ? Une première tentative d'explication est basée sur ce que Ouled Djellal et ses habitants laissent voir d'eux-mêmes. Or la situation géographique de la ville est sans aucun doute particulière : elle se situe en cul-de-sac – c'était du moins le cas jusqu'aux années 80. De plus, un sentiment de fierté, nourri par un imaginaire collectif fondé sur la noblesse de leurs ancêtres, anime ses habitants. Ce sont des descendants de redoutables tribus, les Bani Hilal venus de l'Arabie Saoudite. Leur courage, les batailles et combats menés avec bravoure contre les français, et avant eux contre les turcs, en témoignent. D'un autre côté, ils sont imprégnés d'une forte religiosité, dont témoigne le nombre important des zaouiats et de mosquées – qui proportionnellement au nombre d'habitants sont plus nombreuses que dans les grandes villes. Ajoutons à cela le nombre important des savants, qui sont des références religieuses dans la région et dans tout le pays.

L'espace urbain est fortement chargé socialement par l'interconnaissance des habitants entre eux, en grande majorité des fellahs. Le rythme d'occupation des différents espaces est dicté à la fois par l'activité agricole dominante, et par les prières observées par une grande majorité de la population : les quelques modestes commerces en subissent les conséquences.

Tous ces éléments sont certes une base solide pour constituer une mémoire collective, un fort sentiment d'appartenance, un lien nostalgique et affectif à un passé plus ou moins lointain. Mais ils n'expliquent pas le dynamisme de cette mémoire collective et cette capacité à réactiver

un passé là où les Djellalis se retrouvent réunis. Guidé par quelques lectures qui m'ont été conseillées par des personnes s'intéressant à l'histoire de la ville et de culture francophone, je me suis arrêté sur une période clé de cette histoire.

A un moment donné la ville a subi, comme tant d'autres villes, un repeuplement organisé par l'administration française, qui a fait venir de villes plus ou moins lointaines des habitants qui avaient avec l'ancienne population des liens plus ou moins amicaux. Cela a déclenché dans la population un mouvement de révolte contre la présence coloniale. La ville a subi deux niveaux de partage : le premier à une petite échelle, à savoir un découpage en îlots qui correspond à des groupements de familles, avec des clôtures et des portes d'accès fermées tous les soirs, et dont les traces ont subsisté jusqu'à très récemment ; et un second partage qui coupe la ville en deux – ceux qui venaient du nord se sont installés à l'ouest, et ceux qui venaient du sud se sont installés à l'est.

Malgré les transformations urbaines et sociales que la ville a connues, les appellations gheraba (ceux de l'Ouest) et chéraga (ceux de l'est) ont gardé leur charge symbolique jusqu'à nos jours. Revenons aux îlots. Si les clôtures et les portes ont disparu, les lieux où se tenaient les réunions des sages, du groupe, occupant un îlot ou un ensemble d'îlots, sont toujours opérationnels. Et avec eux, subsiste la culture qui consiste à s'intéresser à « l'autre », le voisin plus ou moins lointain, pour l'aider, le soutenir en cas de besoin, et surtout ne pas le perdre de vue. Ce qui est valable pour ceux du quartier, l'est aussi pour ceux des autres quartiers qui sont identifiés et surtout qualifiés comme tel.

Ainsi, les relations entre les habitants apparaissent comme si elles passaient d'un premier stade de méfiance, voire de crainte de l'autre – cet inconnu avec qui on est amené, malgré nous, à partager un espace commun –, à un deuxième stade où la relation sera marquée par plus de confiance, mais avec une haute dose de curiosité qui ne faiblit guère, tout en partageant une expérience historique commune, qui consiste au partage d'un ancien héritage laissé par les anciens occupants de la ville, et dont seules les conduites des uns et des autres diront qui en est vraiment digne.

Conclusion

La ville d'Ouled Djellal, forme un collectif d'appartenance qui constitue un support et une référence dans la construction de l'identité personnelle de chacun de ses habitants. La

reconstruction de la formation de ce collectif nous instruit sur la ville, sur ce dynamisme socio-spatial ubiquiste et le système de relations qui règne. La description et l'analyse des modes de structuration individuelle de cette appartenance permettent de dégager un espace de représentations commun, à partir duquel on peut étudier leurs conduites et usages des espaces urbains. Cet espace commun fonde, maintient et structure le collectif constitué, là où ils sont, par les immigrés originaires de la ville. Une telle approche nous donne une clé de lecture qui permet une compréhension d'ensemble de l'évolution et des transformations du lien de la population avec leurs espaces d'habitations, du maintien du collectif d'appartenance et de l'incidence de celle-ci sur les comportements individuels.

Bibliographie

- AUTHIER J-Y., 1993, La vie des lieux. Un quartier du Vieux- Lyon au fil du temps, Lyon, PUL.
- BACHELARD Gaston, 2001, la poétique de l'espace, Paris, PUF, 8e éd, 2001.
- BARBICHON, G. 1991. « Espaces partagés : variation et variétés des cultures », Espaces et Sociétés, n° 62-63, p. 107-133.
- BASTENIER A, et DASSETO F, 1995, Immigration et espace public, la controverse de l'intégration, Paris, L'Harmattan,
- BATTEGAY. Alain dir, 2004, La ville ses cultures ses frontières, minorités et sociétés, L'Harmattan.
- BATTEGAY. Alain, 1999, « Approche urbaine de l'immigration, la question des territoires ethniques dans les villes françaises in revue européenne des migrations internationales, vol 8, n° 2, 83-100.
- BEKKAR. Rabia, 2006, ethnicité et lien social, l'harmattan.
- BERQUE A, 1993, Du geste à la cité, Formes urbaines et lien social au japon, Paris, Gallimard.des
- BOUDON. PH, 2003, langages singuliers et partagés de l'architecture, l'harmattan
- BONNIN Philippe, 2002, « Manières d'habiter : l'étendue, l'espace, la ville », Communications, n° 73, , p. 5-9.

BOURDIN A, 2000, la question locale, Paris, PUF.

BOURDIEU.P, 1974, « trois études d'ethnologie kabyle » in esquisse d'une théorie de la pratique. Genève-Paris, librairie Droz, pp. 45-69

CHALVON Sabine, Demarsay, 1998,le triangle du XIV des nouveaux habitants dans un vieux quartier de Paris, maison de science de l'homme, Paris 2e éd.

CHAMBOREDON J-C, LEMAIRE M, 1970 - Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement, in : Revue française de sociologie, XI, pp. 3-33.

DEPAULE J.C, 1987, Vie quotidienne et espace habité au machrek, lecture anthropologique d'architecture, Paris, La villette.

DEPAULE Jean Charles, et TOPALOV Christian, 1996, « la ville à travers ses mots », Enquête, n°4 pp247-266

DEVILLANOVA Roseline, 1994, Immigration et espaces habités, Paris, L'Harmattan, 1994.

GAUTHIEZ B, 1999, L'étude du lien entre l'espace social et l'espace construit, Paris, Localise.

GRAFMEYER Y, DANSEREAU F. dir, 1998, Trajectoires familiales et espaces de vie en milieu urbain, Lyon, PUL, Coll. Transversales.

Halbwachs, M, 1994 (1925), les cadres sociaux de la mémoire, Paris, Albin Michel

Halbwachs, M, 1997 (1950), la mémoire collective, Paris, Albin Michel.

LEDROUT R, 1968 L'espace social de la ville, Paris, Anthropos.

LE FEBVRE H, 1997la production de l'espace, Paris, Anthropos.

MAZELLA Sylvie, 1996, « la ville mémoire, quelques usages de la mémoire collective de Maurice HALBWACHS », Enquête n° 4 pp 177 189

MONDANA. Lorensa, 2000, décrire la ville, la construction des savoir urbain dans l'interaction et dans le texte, Paris, Anthropos

RAUTENBERG Michel 2001 Cultures, intégration et constructions identitaires, Les Ateliers de l'intégration locale, Vers la démocratie culturelle, Agence pour le développement des relations interculturelles, Paris

RAUTENBERG Michel, 2007, Utopies, relations de voisinage et mythologies urbaines à Villeneuve d'Ascq

Raymond H, 1971, habitat et pratiques de l'espace, ISU

RINAUDO.C., 1999, l'ethnicité dans la cité, jeux et enjeux de la catégorisation ethnique, Paris, l'Harmattan.

SAYAD A, 1997, L'immigration ou les paradoxes de l'altérité, Paris, De Boeck et Larcier.

SEGAUD Marion, 2007, Anthropologie de l'espace : habiter, fonder, distribuer, transformer, Paris, Armand Colin.

SENTELLI Emmanuelle, 2001, La mobilité sociale dans l'immigration, paris, PU de Mirail.

STOCK Mathis, 2006, « L'hypothèse de l'habiter polytopique, pratiquer les lieux géographiques dans les sociétés à individus mobiles », Espacestems.net, février.

TOUSSAINT J-Y 2010, Projet urbain et usage, habilité à diriger la recherche, Lyon2,

TOUSSAINT J-Y, ZIMMERMAN M, dir, 1998, « Projet urbain : ménager les gens, aménager la ville », Paris, Margada.

Toussaint J Y et M. Zimmermann (éd.), 2001, User, observer, programmer et fabriquer l'espace public, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes.

TARRIUS A, 1995, Arabes de France dans l'économie mondiale souterraine, Paris, Les éditions de l'Aube.